

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 10 ET DIMANCHE 11 OCTOBRE 2015



Rester en guerre, vivre en paix

L'ex-reporter de guerre et romancier **Sorj Chalandon** sur les traces de son enfance en miettes

Le journaliste et écrivain français Sorj Chalandon

JEAN-FRANÇOIS PAGA

DANIELLE LAURIN

Après la guerre du Liban dans *Le quatrième mur* (Grasset), voilà la guerre d'Algérie dans *Profession du père*, et aussi la guerre intime entre un fils et son père. Sorj Chalandon convie dans son septième roman à un huis clos familial infernal, personnel, qui laisse sans voix.

«J'ai restitué les histoires de mon père, sa stature, sa façon d'être, ses mensonges incroyables, sa violence», indique l'auteur en entrevue au *Devoir*. Dans *Profession du père*, le petit Emile, enfant unique, grandit auprès d'un père violent, mythomane. Les coups pleuvent. La mère fait ce qu'elle peut pour protéger son fils, mais, soumise, elle-même victime, elle ne peut que se soumettre à la loi du père, dont les délires vont en s'accroissant.

Emile a 12 ans quand a lieu, le 23 avril 1961, le putsch militaire à Alger. Le père en viendra à voir des complots partout, déterminé à mener le jeu au sein du conflit algérien. Mais il aura aussi besoin de l'aide de son petit Emile. In vraisemblable? Pourtant, Emile y croit. «Mon père disait qu'il avait été chanteur, footballeur, professeur de judo, parachutiste, espion, pasteur d'une Église pentecôtiste américaine et conseiller personnel du général de Gaulle jusqu'en 1958», écrit Sorj Chalandon.

Le petit Emile, qu'on verra devenir un homme et assister de loin au déclin physique

et mental du père jusqu'à sa mort, c'est lui: Sorj Chalandon. Ou plutôt, l'écrivain de 63 ans a prêté son enfance à ce petit garçon. Son livre est un roman, il y tient. «La façon dont Emile réagit, quand il a peur des coups: c'est moi. La façon dont la mère d'Emile réagit, c'est ma mère. Mais il y a ce pas de côté qui fait que je ne suis pas Emile parce que je n'ai jamais été seul face à ça. Je pense qu'un roman, c'est à la fois une épée et une armure.» La phrase tombe sèche, au milieu du brouhaha, dans ce café parisien bondé.

«Mon père était en guerre contre la vérité, contre le monde entier, et moi, il fallait que je survive»

Chalandon: «J'ai raté mon père. Il m'a raté. Parce que s'il n'y avait pas eu les coups, ça aurait pu être formidable.» Un metteur en scène: c'est ainsi qu'il voit son père avec le recul. «Chaque fois qu'il arrive à la maison, il est différent: il est agent secret, espion, chef de la CIA... et moi, j'ai un rôle, et j'en suis fier. Mon père disait: "Moi, je suis intelligent, et j'apprends en gros qu'il n'y a que nous. Pas ta mère. Toi et moi, nous sommes les deux survivants de la connerie humaine." Pour un enfant, c'est monstrueux. Parce qu'en plus, il n'y a pas de famille, pas d'amis, pas de voisin, on vit dans un tombeau. Et donc, tout ce qu'il me dit, je le crois, tout ce qu'il prétend, je le comprends. Quand il dit: "On va tuer de Gaulle", je le crois. C'est mon papa. Un père ne peut pas mentir.»

Quand il était petit, la violence physique de son père à son endroit lui apparaissait pire que tout. Mais aujourd'hui, Sorj Chalandon affirme que la pire violence qui lui a été faite dans son

enfance, c'est de ne pas savoir démêler le vrai du faux, le bien du mal.

Le démon de la guerre

Sauf pour ses deux premiers romans, dont *La promesse* (Grasset), Prix Médicis 2006, ses livres lui ont été inspirés en grande partie par son expérience d'une trentaine d'années comme reporter de guerre. Dans *Mon traître*, puis *Retour à Killybegs* (tous deux chez Grasset), Grand Prix du roman de l'Académie française en 2011, c'est le conflit en Irlande du Nord qui était au centre de l'action.

Ensuite, dans *Le quatrième mur*, couronné de prix (dont le Prix des libraires du Québec 2014), l'auteur se mettait dans la peau d'un metteur en scène français qui débarque au Liban en pleine guerre. Son projet: monter *Antigone*, d'Anouilh, avec des acteurs de différents camps, pour faire œuvre de paix.

Sorj Chalandon s'était pourtant promis de ne plus écrire sur la guerre. Mais *Profession du père* l'a ramené dans une autre forme de guerre. Celle de sa famille: «Mon père était en guerre contre la vérité, contre le monde entier, et moi, il fallait que je survive. Et je n'avais pas envie que mon père me frappe, donc je faisais tout ce qu'il voulait, comme un bon petit soldat.»

Pourquoi a-t-il levé la main la première fois dans les bureaux du journal *Libération* pour aller à la guerre? «C'est comme si mon père était un méchant démon, comme si en moi, il avait semé la violence et la haine. Et cette violence, cette haine, il fallait que je les épuisse. Il fallait

VOIR PAGE F 4 : GUERRE



Lise Tremblay et cette juste façon d'aller au fond des choses

Page F 3



Il fallait bien une bio de **Foglia...**

Page F 6

ESSAI

Mourir ou donner la mort

En 1733, l'esclave Mathieu Léveillé doit choisir entre sa vie et devenir bourreau

DAVE NOËL

La Commission de toponymie du Québec a récemment rayé de la carte les noms de lieux comprenant les mots «nègre» et «nigger» parce qu'ils portent atteinte à la dignité des Noirs. Ce nettoyage toponymique masque les traces d'un passé que nous aimerions oublier, craignent certains. La décision de la Commission coïncide avec la publication d'un essai rappelant que l'esclavage a existé sur les rives du Saint-Laurent.

Dans *Esclave et bourreau*, le Franco-Ivoirien Serge Bilé relate le parcours étonnant de Mathieu Léveillé, un esclave martiniquais devenu «*maître des hautes œuvres*» en Nouvelle-France. Présentateur au journal télévisé de Martinique Première, le biographe a consacré sa carrière d'essayiste à rappeler à la mémoire collective la persécution des Noirs, notamment dans l'Allemagne nazie et au sein de l'Église catholique. Il s'est également attaqué aux clichés raciaux dans *La légende du sexe surdimensionné des Noirs* (Serpent à plumes).

On sait peu de choses sur les origines de Mathieu Léveillé. En 1732, cet esclave d'une vingtaine d'années en est à sa troisième tentative d'évasion lorsqu'il est rattrapé par les autorités françaises de la Martinique. Lacéré par les coups de fouet, son corps porte les marques de deux fleurs de lys tatouées au fer rouge sur ses épaules. Il s'agit d'un souvenir douloureux de ses deux fuites précédentes.

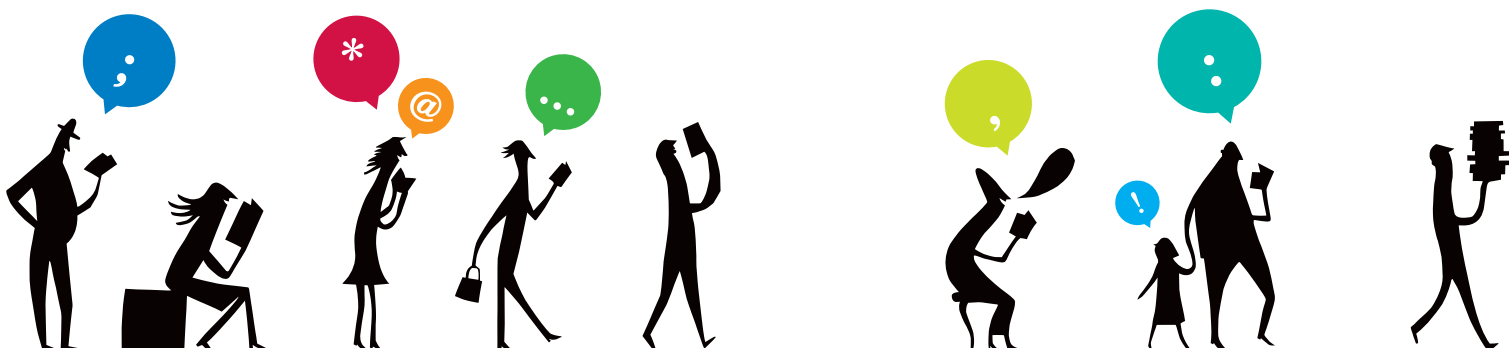
Condanné à mort, le fugitif obtient un sursis inespéré. Le juge lui offre l'absolution s'il accepte d'exercer la profession de bourreau à Québec. «Il a quelques secondes pour

VOIR PAGE F 6 : ESCLAVE

Librairie **Monet**

Des livres et des libraires

librairiemonet.com



LIVRES

POÉSIE

Le quotidien de Mathieu K. Blais

Un premier recueil sans concession

HUGUES CORRIVEAU

On croirait la poésie de plus en plus en proie à la tyrannie du présent, emportée par l'imédiateté des médias sociaux, confinée à traduire la fulgurance des événements les plus banaux d'un quotidien qu'on croirait sans valeur. Mathieu K. Blais n'y échappe pas, bien au contraire, et c'est bellement qu'il y consacre son *Tabloïd*. Encore là, effet de mode (?), la liste impose sa loi, alors que chaque poème commence par l'expression «chaque matin». On saisit donc, dès le premier mot, ce qu'il en sera de ces textes qui traduisent l'éveil éprouvant d'un «je», car: «chaque matin le beurre de peanut / contient des scènes de violence.»

Il est permis de ne pas aimer ces courts-circuits au cœur de la poésie, mais j'aime plutôt quand c'est bien fait et pertinent, comme dans ce recueil qui se collette avec des agressions répétées, rappelées *ad nauseam* dans les journaux livrés par abonnement, victimes que nous sommes de ce besoin incessant de renseignements, de mises à jour.

Et voici qu'«on cherche quelque chose / de mémorable à dire», alors que, lancinante, la redite, le malheur, l'ennui même viennent frapper le cœur perclus d'une sourde fatigue d'être. C'est ultra, archi, complètement

déprimant, mais d'une telle lucidité qu'on en reste un peu dantois, racornis que nous sommes dans nos émerveillements et nos naïvetés. La fulgurance de ces poèmes s'impose à chaque page, nous rappelant avec éloquence notre précarité de vivants aux prises avec l'espace-temps, emportés par le vif d'une répétition qui charrie sa part narcotique d'aveuglement.

Journal du jour

L'auteur nous le rappelle: «les lundis soirs / sont des choses qui arrivent / comme une balle perdue entre les deux yeux / victimes collatérales sur fauteuils inclinables.» C'est toujours ainsi, l'image venant du concret, qui dévie, qui s'enfle des allusives cruautés de la pensée, des petites misères de la répétition. Nous sommes alors sidérés, envoûtés par cette violence, muette presque, du petit jour qui jette sa lumière sur la petite vie qui va, quand l'auteur s'engue dans la rechte itérative d'un ennui si profond que toujours le jour se lève, légal et dormant, sur un soleil de traîne, sur des heures numérotées. «Chaque matin la fin du monde / étale des paysages soulagés de nous / réceptionnistes et suicidaires / parmi les espèces disparues.»

Ce très fort recueil coup de poing est réservé à celles et ceux qui ont besoin d'être brusqués, remis sur les rails pour se réveiller d'une torpeur des sentiments, pour se révolter contre le pareil au même. «Chaque matin quand on aura / désossé la bibliothèque / il résistera deux ou trois mots brûlés / collés au fond de ce poème / aussi sauvage et sincère / qu'une envie de pisser.» Voici l'amorce d'une œuvre qu'on espère aussi forte dans l'avenir, parce que déjà, son auteur a ce talent rare de prendre le lecteur à bras-le-corps et de le bousculer.

Collaborateur
Le Devoir

TABLOÏD
Mathieu K. Blais
Le Quartanier
Montréal, 2015, 114 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Derby littéraire

Tas-d-roches, une expérience de métissage extrême de Gabriel Marcoux-Chabot

CHRISTIAN DESMEULES

Le mythe de l'homme fort persiste. Aux noms de Jos Montferrand, de Louis Cyr et d'Esimésac Gélinas, il faudra peut-être ajouter celui de Joselito Goulet à «l'arbre légendaire des hommes forts et des géants, titans, escogriffes et grands calâbres» de par chez nous.

Orphelin d'origine chilienne adopté par un couple d'agriculteurs de Saint-Nérée, dans Belchasse, le «petit» Joselito sera vite surnommé «Tasderoches» en raison de son gabarit hors de l'ordinaire.

Avec une truculence rabelaisienne, un brin de fantastique et de longs dialogues écrits dans un joul qui en rend la lecture parfois ardue, *Tas-d-roches*, le 2^e roman de Gabriel Marcoux-Chabot, est la chronique de jeunesse magnifiée d'une sorte de géant local, vue à travers le rétroviseur d'une Ford Tempo des années 80.

Ce paquet de muscles va connaître quelques amis fidèles à l'adolescence, qui se réunissent autour de parties de Donjons et Dragons, un jeu de rôles médiéval-fantastique créé dans les années 70. De longues soirées à lancer les dés spéciaux tout en écusant «moult» caisses de bières en compagnie de Grand Dan, Ti-Kevin et Elmout.

Toujours vaguement insatisfait, le colosse de Saint-Nérée souhaiterait pouvoir voyager dans le temps, vivre à une époque plus noble où le courage était une vertu, se demande «à quoi ça sert d'être gros pis fort d'un monde où y a pas moyen d'régler ses affaires autrement qu'à coups d'crosses dans l'dos pis d'règlements.»

Une nouvelle passion viendra piquer le géant de Saint-Nérée: le derby de démolition. Avec l'aide de son oncle Roland, toujours fourré dans son garage, il va pouvoir glisser «son abominable carrure» dans une Celica 1982, un «destrier» spécialement préparé pour lui permettre d'affronter son pire ennemi au Festival de la truite de Saint-Philémon.

Après quelques années à travailler comme videur dans des bars de Lévis et de Québec, Tasderoches va tomber amoureux d'une Acadienne «à gros tchul», Isabelle, qui s'exprime dans un chiac bien sonnante. Les tourtereaux vont vite racheter la ferme et la maison de ses



ÉTIENNE BOUCHER

Gabriel Marcoux-Chabot fait preuve d'originalité dans son deuxième roman en mélangeant trois voix narratives bien distinctes.

parents, mais leur bonheur sera menacé lorsque le héros va se mettre à entendre des voix, sombrant peu à peu dans une forme de dépression.

Forme, fond et ambition

Le colosse n'hallucine pas tout à fait: il entend au-dessus de sa tête les différents narrateurs de sa propre histoire, qui finiront

par s'affronter au cœur du roman. Un combat qui va culminer dans un amusant chaos typographique.

Auteur d'un premier roman il y a quelques années, qui a peu à voir avec celui-ci (*Il tombe des anges*, De Courberon, 2007), lui-même né à Saint-Nérée en 1982, Gabriel Marcoux-Chabot a aussi publié quelques recueils de poésie.

Son originalité tient pour l'essentiel, ici, au mélange de trois voix narratives bien distinctes, appuyées par une mise en page et des typographies différentes. Au premier plan, un narrateur qui entend rapporter les faits au mieux de ses capacités, auquel s'ajoute une fable médiévale «*donjon-et-dragonnesque*» et, dans les marges, une série d'incantations en innu exaltant le territoire.

Des passages en innu? Écrire dans une langue qu'on ne parle pas soi-même? Bravo, oui. Mais dans le cadre d'un roman qui a pour épicerie le Cinquième Rang Est à Saint-Nérée, on peine à comprendre quelle est la fonction de cette acrobatie linguistique dans le cadre du récit, sinon celle de jeter un peu de poudre aux yeux du lecteur — qui était déjà en train de se les frotter.

Il aurait pourtant suffi de donner au protagoniste des parents biologiques montagnais pour que l'artifice poétique devienne tout à coup légitime dans le cadre du roman.

Chapeau, bien sûr, pour l'audace formelle, l'hommage personnel à Saint-Nérée et le parti pris plus qu'évident pour le métissage — linguistique, littéraire et génétique. Même si l'auteur, on l'a vu, a un peu dans tous les sens et pêche par excès d'enthousiasme.

Se réclamer des plus grands faiseurs de pays et de géants (Rabelais ou Fred Pellerin) est une arme à double tranchant. Gabriel Marcoux-Chabot, même grimpé sur les épaules de sa créature, ne leur arrive pas à la cheville.

Collaborateur
Le Devoir

TAS-D'ROCHES

Gabriel Marcoux-Chabot
Druide
Montréal, 2015, 520 pages

PREMIER ROMAN

L'amour ou l'anecdote?

DOMINIC TARDIF

François Falaise n'a pas encore défait ses bagages qu'un livreur cogne à sa porte et se confond en excuses. Le colis qu'il a dans les bras accuse un retard de seize mois et demi. Pas grave, François était parti à l'étranger depuis 17 mois. Le bel adon.

Il vient de qui, le colis? D'une jeune femme, Corrine, rencontrée la veille de son départ. Elle décrit, dans la lettre qui accompagne son cadeau, un François que le principal intéressé se désole de ne plus reconnaître, «un homme aux yeux de la couleur de l'espoir, si purs de clarté, si purs d'amour et de bonheur, au regard inlassablement magique [...]». Rien de moins. On sort les confettis?

Oui, mais pas tout de suite. C'est que, voyez-vous, Corrine ne l'a pas attendu à la fenêtre pendant 17 mois, le François. Autrement dit: elle a un autre mec dans sa vie. Avec le concours d'un ami plein de ressources, le nostalgique de l'amour courtois qu'est François pirate les ondes radio — Corrine est *morning woman* — et diffuse sur toutes les stations montréalaises *Quand on n'a que l'amour* de Brel. L'Alexandre de *Fanfan* (Folio), quelque part, applaudit.

François venait non seulement d'arracher Corrine aux bras de l'autre, il venait de donner naissance, sans le savoir, au mouvement anec-

dotier, visant à «susciter l'anecdote», «afin de mythifier à nouveau notre époque».

Juste pour l'anecdote

Mais qu'est-ce que ça veut dire, exactement, «susciter l'anecdote»? Demander une femme en mariage devant la foule d'un stade de sports alors que l'on sait qu'on essuiera un refus; engager un orchestre à cordes pour accueillir son voisin à la fin sa journée de travail; accrocher des ballons aux voitures d'étrangers; tout ça, c'est susciter l'anecdote.

Quelque part entre les coups de la troupe *Improv Everywhere*, l'art performatif, la fousolophilie et *Les gags* Juste pour rire, le mouvement anecdotier veut créer de la beauté gratuite, retrouver le regard de l'enfance, réenchanter le quotidien. «C'est juste pour l'anecdote», s'exclament bientôt les millions d'adhérents de cette organisation imaginée dans ce premier roman par Carl Bessette, visage bien connu du milieu de la poésie montréalaise.

A tous ceux qui attendaient le court livre intime et elliptique typique du jeune poète faisant timidement trempette dans la fiction, le cofondateur des éditions de l'Écrou offre l'exact contraire: ça part dans tous les sens, c'est foisonnant d'apartés et de détours, c'est parfois même pas mal tiré par les cheveux. Si un bon roman en est un dont chacune des pages joue

un rôle essentiel dans la progression du récit, *Les anecdotiers* échoue spectaculairement. Mais pour qui apprécie un certain art suranné davantage héritier du feuilleton, *Les anecdotiers* a quelque chose de ce qu'on appellera la «littérature confort».

Bien qu'il soit présenté sous la forme d'un roman rédigé par Bessette pour le compte de Falaise, *Les anecdotiers* verse peu dans les jeux métatextuels. La narration flirte plutôt avec le roman populaire et ne dédaigne ni la longue parenthèse pop-philosophique ni l'accumulation de descriptions pas toujours utiles.

Des faux pas que rachète largement la joie palpable, quasi juvénile, avec laquelle Bessette embrasse à pleine bouche ses inclinaisons très éhontément fleur bleue, très *carpe diem*. C'est un roman d'amour, donc, que *Les anecdotiers*, chronique de la passion unissant deux Icare qui voulaient «avoir dans leurs mains, amis, le monde entier». Et comme l'amour, c'est souvent tout croche. Pour le meilleur et pour le pire.

Collaborateur
Le Devoir

LES ANECDOTIERS

Carl Bessette
Le Cheval d'août
Montréal, 2015, 367 pages

À vingt ans je me suis débarrassée des terres parce que je ne voulais pas devenir l'employée de mon patrimoine. À trente ans je me suis débarrassée de ce mot d'artiste parce que je ne voulais pas devenir l'employée de mon talent.

Goliarda Sapienza
L'art de la joie



En kiosque et en librairie le 8 octobre 2015

Le nouveau
nuitblanche.com
est en ligne

Magazine imprimé + Web compris
34 \$ seulement 1 an, taxes incluses

+ d'articles
+ d'archives
exclusivités Web

compatibilité téléphones et tablettes

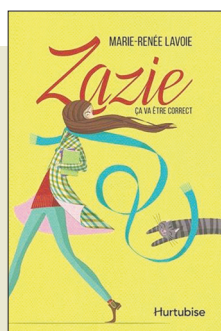
POUR VOUS ABONNER

www.nuitblanche.com

ou abopub@nuitblanche.com ou 418 692-1354

LITTÉRATURE

LA VITRINE

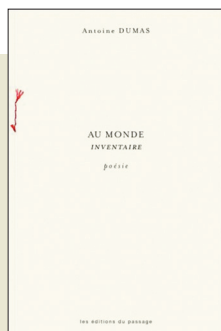


LITTÉRATURE JEUNESSE

ZAZIE
TOME I: ÇA VA ÊTRE CORRECT
Marie-Renée Lavoie
Hurtubise
Montréal, 2015, 232 pages

Isabelle Louis-Seize, affectueusement appelée Zazie par ses proches, aura bientôt 14 ans. Aînée d'une famille de cinq enfants, elle nous raconte quelques épisodes de son quotidien mouvementé. Entre sa vie à l'école secondaire, sa meilleure amie Ophélie, la mort de son vieux chat et son travail de lectrice à la maison de retraite, Zazie connaît les balbutiements d'un premier amour. Si la forme et les principaux thèmes de l'œuvre relèvent du déjà-vu — la série Aurélie Laflamme y trouve d'ailleurs ici un énième émule —, il y a une authenticité dans l'écriture de Lavoie qui tient captif du début à la fin. Cela tient en grande partie au portrait crédible que Lavoie fait de la fratrie dans laquelle les petits maux de tout un chacun sont vite délaissés au profit d'une solidarité et d'un profond souci de l'autre. Ainsi, bien que l'auteure de *La curieuse histoire d'un chat moribond* nous offre une héroïne aux contours prévisibles, elle investit avec humour et finesse un décor qui contraste agréablement avec celui dans lequel règne l'enfant roi.

Marie Fradette

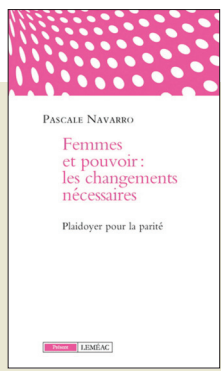


POÉSIE

AU MONDE INVENTAIRE
Antoine Dumas
Illustrations de Coco-Simone Finken
Les éditions du passage
Montréal, 2015, 64 pages

Normalement, je n'aime pas trop les livres qui se fabriquent avec des listes. Ça m'est souvent apparu une entreprise futile. Mais Antoine Dumas, dans *Au monde inventaire*, réussit là où tant échouent, à savoir à créer l'effet hypnotique souhaité, mais en touchant à la poésie secrète de ce qu'il traque. L'effet incantatoire du « il y a » (propre à cet inventaire proposé) ouvre des scènes qui fascinent ou ont fasciné l'auteur. Ainsi reconnaît-il qu'« il y a notre peau trouée dans l'égaré-ment en surface et pelée dans l'abîme amoureux, dans l'abîme d'un peu de chaleur quêtée au vide / dans la peau il y a le muscus du verbe qui a sommeil ». Surtout, toute liste faisant, il ne renonce pas à la poésie même du texte. C'est parfois émouvant: « dans la gueule du loup il y a une chaleur qui me rappelle le lieu de ma naissance comme un dangereux resserrement de l'intention autour du rien / de ma naissance, j'ai retenu cette sorcellerie de pauvres à traduire en chair une lumière voilée. » Puis, subtilement, le « il y a » s'estompe, comme si la parole s'articulait à mesure que l'inventaire permet au poète de se réapproprier son monde et sa parole. Le recueil est accompagné de deux illustrations originales encollées de Coco-Simone Finken. Le livre est bon et beau. C'est beaucoup.

Hugues Corriveau



ESSAI

FEMMES ET POUVOIR: LES CHANGEMENTS NÉCESSAIRES
PLAIDOYER POUR LA PARITÉ
Pascale Navarro
Leméac
Montréal, 2015, 96 pages

« En 2015, écrit Pascale Navarro, il n'y a pas au Québec de « conversation » politique ni sociale sur le manque de femmes en politique. » L'Assemblée nationale compte pourtant moins de 30% de femmes élues. Les Québécois, qui se disent attachés à l'égalité entre les sexes, devraient viser la parité, c'est-à-dire « un nombre à peu près égal de femmes et d'hommes élus dans les Parlements », étant donné, écrit la journaliste, que cette parité « est la transposition sur la scène politique de l'égalité femmes-hommes ». Tous y gagneraient, souligne avec raison Navarro, puisque les Parlements s'enrichiraient ainsi de points de vue nouveaux et plus représentatifs. Ce n'est pas une affaire de biologie, mais de socialisation: l'expérience des femmes, et non leur essence, les amène à avoir un regard différent de celui des hommes sur le monde. En ce sens, l'objectif de la parité, qui entraînerait une saine mixité, devrait être, comme le féminisme en général, le combat de tous, explique Navarro dans ce petit essai plutôt bien argumenté, mais redondant.

Louis Cornellier

Les chambres d'écho

DANIELLE LAURIN



Se mettre à nu, passer aux aveux. Se délester de ce qui nous hante. Lever le voile sur sa vulnérabilité. Régler des comptes. Faire le point, tenter de comprendre d'où l'on vient pour savoir où l'on va. En arriver là parce qu'on ne peut plus faire autrement... Il y a plusieurs façons d'aborder le récit autobiographique.

Dans *Chemin Saint-Paul*, Lise Tremblay fait tout cela à la fois. Et elle le fait de façon magistrale. En apparence, c'est tout simple pourtant. Pas de grande tirade ni de longs épanchements. On avance à petits pas. Mais comme on y va.

On y va dans la dureté, la phrase qui claqué, le regard sans pardon; comme l'auteure nous y a habitués dans *La danse juive* (Leméac), Prix du Gouverneur général 1999, puis dans *La héronnière* (Babel), Grand Prix du livre de Montréal 2003, aussi Prix des libraires du Québec 2004, et plus récemment dans *La sœur de Judith* (Boréal).

Mais se greffe aussi une certaine tendresse. Oserait-on dire une tendresse nouvelle? Rien à voir avec de la mièvrerie en tout cas. S'agirait-il plutôt de compassion? Ou bien d'une acceptation de ses propres faiblesses, sans fard, sans masque...

Valse à deux temps

Ce qui est frappant: le contraste entre la part dure et la part tendre du récit, disons. Ce qui en fait un texte brillant: ce contraste-là correspond tout à fait aux deux mondes auxquels est confrontée la narratrice. Mieux, la construction même du livre est à l'image de ce qui précède.

Deux chambres, deux univers. Dans la chambre blanche: la mère, sa folie. Dans la chambre bleue: le père, son agonie. Entre les deux, une femme: leur fille. La cinquantaine, écrivaine.

En alternance, on passe d'une chambre à l'autre, d'un temps à l'autre. Le temps de la mère se situe une année après la mort du père. Elle a toujours été folle, cette mère. Mais depuis que le père n'est plus là, aucun sas, aucune barrière: ça explose.

Le temps du père nous replonge en arrière. Tandis qu'atteint d'un cancer, il sent la mort venir. Et elle vient, cette mort. Lentement. Sur le



RATHS GETTY IMAGES

Les mots du roman de Lise Tremblay viennent de loin. Ils ont été arrachés au silence, à la douleur.

bout des pieds.

Dans les deux chambres, la fille est là. Ou plutôt a été là. Dans la chambre du père, d'abord. Elle lui a tenu la main. Elle a dormi près de lui chaque nuit dans cette maison de soins palliatifs. Elle a recueilli ses souvenirs, ses confidences, par bribes.

Ce temps du père, de sa mort, est celui de la chaleur humaine. C'est un temps suspendu, indéfini. Qui témoigne d'un amour infini. Celui que la fille ressent pour son père et qu'elle lui redonne avant qu'il rende l'âme.

Le temps de la mère, au contraire, est cassant, froid. Même si la mère a perdu son pouvoir de terreur, même si elle est diminuée de toutes les façons, la rancœur de la fille est encore là.

Comment faire autrement? « Ma mère arrangeait le monde, le pliait à sa volonté. Dans la force de sa jeunesse, le monde lui obéissait. C'est ce qu'elle croyait. Nous étions si effrayés par ses colères que personne ne s'interposait, même pas mon père. »

Il y a cette main tendue, malgré tout, de la narratrice vers la petite fille affolée, battue, qu'a été la mère. Il y a, chez la fille, ce désir de comprendre l'origine de la folie de sa mère plutôt que de la juger.

Il y a surtout cette assurance, chez la fille, que l'exil loin de la maison familiale du Saguenay était bel et bien le meilleur choix possible. « On

ne peut pas toujours vivre sur les rives d'un volcan en éruption. Et ma mère était un volcan. » Puis: « Ma mère n'avait aucune conscience des limites, du territoire. J'ai été forcée à l'exil. »

L'exil, comme porte de sortie. Mais pas seulement. Les mots, aussi. C'est dans les mots que la distance avec la folie de la mère a vraiment pris forme, que le véritable soulagement est venu. « Pendant des années, dans les pièces aux lumières tamisées, j'ai mis des mots sur la folie de ma mère, des mots sur sa maladie, des mots qui, peu à peu, ont fini par me pacifier. »

Long cheminement, on le comprend. « Les mots m'éloignaient de ma peine et de ma honte. Les mots consolidaient chaque jour mon exil. »

Quoi qu'il en soit, dans les deux cas, dans la chambre du père, dans la chambre de la mère, le passé fait écho. Celui des parents. Celui de leur fille, nécessairement. Effet de miroir.

On est ensuite conduit dans une autre chambre. Où la mère n'est plus elle-même. Où, sans être morte physique-

ment, elle vit dans l'oubli de ce qu'elle est, de ce qu'elle a été. Que peut une fille devant un tel constat?

Avec *Chemin Saint-Paul*, Lise Tremblay dépasse de loin le territoire dit de l'autobiographie. Cette façon d'en dire juste assez, jamais trop. Sans pour autant éviter de prendre à bras-le-corps ce qui doit l'être, sans craindre l'impudeur nécessaire pour aller au fond des choses, au fond de soi.

Toujours, les mots justes. Même s'ils font mal. Surtout s'ils font mal. Parce qu'ils viennent de loin, qu'ils ont été arrachés au silence, à la douleur, on le sent.

Ce récit va droit au cœur. Autant il est intime, avec toutes ses particularités, autant il nous ramène à nos propres histoires familiales. A la mort passée ou à venir de nos parents. A nos origines. Au legs qui est le nôtre, malgré nous. A nos manques.

CHEMIN SAINT-PAUL

Lise Tremblay
Boréal
Montréal, 2015, 112 pages

PALMARÈS

Du 28 septembre au 4 octobre 2015

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSIDENTIEL NB DE SEMAINES

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSIDENTIEL NB DE SEMAINES
1	Madame Tout-le-monde • Tome 5 Ciel d'orage	Juliette Thibault/Hurtubise 1/2
2	Tromper Martine	Stéphane Dompierre/Québec-Amérique -1
3	1967 • Tome 2 Une ingénue à l'Expo	Jean-Pierre Charland/Hurtubise 3/6
4	La jeune fille au piano	Louise Lacoursière/Libre Expression 6/2
5	Un long retour	Louise Penny/Flammarion Québec 2/5
6	La maîtresse d'école	Ismène Toussaint/Les Éditions réunies 8/7
7	Une nuit, je dormirai seule dans la forêt	Pascal Wilhelmy/Libre Expression -1
8	Une deuxième vie • Tome 2 Sur la glace du...	Mylene Gilbert-Dumas/VLB 4/3
9	Paméla V. • Tome 1 À la rescousse de Mathieu L.	Marie-Christine Lachance/Intouchables -1
10	Es-tu au régime? Moi non plus!	Catherine Bourgault/Les Éditions réunies -1

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSIDENTIEL NB DE SEMAINES
1	Millénium • Tome 4 Ce qui ne me tue pas	David Lagercrantz/Actes Sud 1/6
2	After • Tome 5 L'éternité	Anna Todd/Homme 2/2
3	Cinquante nuances de Grey par Christian	E. L. James/Latitudes 3/10
4	La fille du train	Paula Hawkins/Sonatine 4/19
5	After • Tome 1 La rencontre	Anna Todd/Homme 8/2
6	Les assassins	Roger Jon Ellory/Sonatine -1
7	Un si beau soleil pour mourir	James Patterson Howard Roughan/Archipel 6/4
8	La nuit de feu	Éric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel 5/4
9	After • Tome 2 La collision	Anna Todd/Homme -1
10	Seul sur Mars	Andy Weir/Milady 10/2

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSIDENTIEL NB DE SEMAINES
1	Faglia l'insolent	Marc-François Bernier/Édito 1/2
2	Dihad.ca. Loups solitaires, cellules dormantes...	Fabrice de Pierrehourg Vincent Larouche/La Presse 2/7
3	Droit à l'indépendance. Québec, Monténégro...	Stéphane Beaulac Frédéric Bérard/KYZ -1
4	Chroniques d'une musulmane indignée	Asmaa Ibnouzaïr/Fides -1
5	Le petit Hébert. La politique canadienne...	Chantal Hébert/Rogers 6/7
6	La Rébellion tranquille	Martine Tremblay/Québec-Amérique 10/2
7	La fabrique du djihad. Radicalisation et...	Stéphane Berthomé/Édito 5/4
8	Femmes et pouvoir: les changements...	Pascale Navarro/Leméac 9/2
9	Le livre qui fait dire oui	Sol Zanetti/du Québécois 3/2
10	La vie habitable. Poésie en tant que combustible...	Véronique Côté/Atelier 10 -1

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSIDENTIEL NB DE SEMAINES
1	La Ge extinction. Comment l'homme détruit la vie	Elizabeth Kolbert/Guy Saint-Jean 2/4
2	Balade avec Épicure	Daniel Klein/Michel Lafon 1/3
3	Du bonheur. Un voyage philosophique	Frédéric Lenoir/Fayard 5/33
4	Lettres à mes petits-enfants	David Suzuki/Boréal 3/3
5	Conversations d'un enfant du siècle	Frédéric Beigbeder/Grasset -1
6	Mater la meute. La militarisation de la gestion...	Lesley J. Wood Mathieu Rigouste/Lux -1
7	Le bonobo, Dieu et nous	Frans de Waal/Actes Sud -1
8	Foulards et hymens. Pourquoi le Moyen-Orient...	Mona Eltahawy/Belfond -1
9	La chute de la Nouvelle-France	Bertrand Fonck Laurent Veyssière/Septentrion 9/2
10	Y a-t-il un grand architecte dans l'univers?	Stephen Hawking/Odile Jacob 7/4

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

JEAN-CLAUDE BROCHU



Un peu de chaque chose, presque rien du tout

« [...] Brochu nous donne à lire des fragments d'une vie balisée par les territoires multiples de la littérature, où chaque parole devient couleur, lumière, réflexion, cri et chant, émotion et mélancolie, souvenirs d'une enfance perdue. Une musique, douce et familière, berce le lecteur égaré entre ces lignes. »

Jacques Lanctôt, *Le Journal de Montréal*

LEMEAC



514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Société de développement des entreprises culturelles Québec

LIBRAIRIE

ACHAT À DOMICILE
514-914-2142

Fonds universitaires :
• Littérature, Philosophie,
Sciences humaines
• Pléiade

Art québécois et international
Livres d'art et livres d'artiste
Livres anciens avant 1800
Automatistes, Éditions Erta,
Refus Global...



Bonheur
d'occasion
Librairie

GALERIE

ESPACE LOCATIF
DISPONIBLE

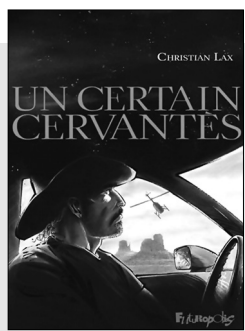
Bel espace chaleureux pour
artistes en arts visuels

• Consultez notre site web
pour les tarifs 2016

Salle disponible sans frais
pour lancement de livre ou
autre événement littéraire

1317, avenue du Mont-Royal Est, Montréal
Mathieu Bertrand, Libraire • 514 522-8848 • 1 888 522-8848
www.bonheurdoccasion.com

LA VITRINE



BANDE DESSINÉE

UN CERTAIN CERVANTÈS

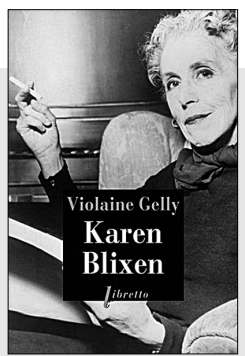
Christian Lax
Futuropolis
Paris, 2015, 206 pages

Destins croisés. Avec ce *Certain Cervantès*, le bédéiste Christian Lax pose son trait élégant et son génie narratif sur des préoccupations bien sociales et très de notre temps en repassant sur les traces laissées par un certain Hidalgo de la Mancha, alias Don Quichotte. L'action se joue dans l'Amérique des *sub-primes*, de la censure mesquine, des nouveaux moralistes, du rejet de l'immigrant et des vétérans qui reviennent de la guerre avec la ligne de vie fortement brisée et la destinée fortement hypothéquée. Mike Cervantès en est un. Entre petits crimes, misère et abus de lectures patrimoniales (Cervantès, Bukowski et consorts), l'homme va doucement perdre son jugement et se porter à la défense des victimes et opprimés des nouvelles mécaniques de l'asservissement (la finance, le repli identitaire, la peur de l'autre). On est dans l'Arizona des «cous rouges», dans l'Afghanistan des talibans, dans l'univers halluciné et critique imaginé par Miguel de Cervantès en 1605 et qui, 410 ans plus tard, teinte une broderie dessinée fine et intelligente.

Fabien Deglise



CHRISTIAN LAX / FUTUROPOLIS



BIOGRAPHIE

KAREN BLIXEN

Violaïne Gelly
Libretto
Paris, 2015, 112 pages

Cette plongée brève et cinglante dans la vie de la baronne Karen Blixen (1885-1962), déjà très révélatrice de son caractère inconstant et acharné, ramène de surcroît à l'avant-plan le contexte que l'écrivaine danoise avait sciemment gommé (quand ce n'est pas carrément éliminé) dans son récit autobiographique *La ferme africaine* (Folio). Affaiblie par l'anorexie et par la syphilis que lui a transmise très tôt son mari voyageur, grugée par des soucis financiers et des sautes d'humeur réputées effroyables, Karen Blixen n'a pas vécu au Kenya qu'un «*réve pastoral*». Son enfance rigide dans le giron d'une mère asexuée et le suicide de son père, dont elle était très proche, furent les premiers dérangements; ses quelque 20 ans parmi les «indigènes», à la tête d'une ferme au pied du Ngong qu'elle devra laisser faute d'argent, achevèrent de la transformer. Qu'aurait écrit, sans l'Afrique, cette femme cérébrale aux amours en cul-de-sac? Elle connaîtra enfin un succès tardif et foudroyant, qui lui vaudra même d'être pressentie pour le Nobel. Violaïne Gelly dévoile chacune de ces vies temporaires: celle de la femme usée, celle de l'écrivaine insatisfaite, mais surtout celle de l'aventurière qui ne s'est jamais remise d'avoir quitté l'Afrique, la terre qui aurait dû l'enterrer.

Geneviève Tremblay

RÉCIT

Secrets de famille

GUYLAINE MASSOUTRE

Dans le microcosme des Boltanski, l'histoire, les idées, les solutions pratiques ont toujours jailli. À la manière de Georges Perec dans *La vie mode d'emploi* (Livre de Poche), Christophe Boltanski reconstitue l'ordre moral et logique qui a permis à la machine familiale d'inventer sa vie.

La famille Boltanski est illustrée. L'aîné, c'est Jean-Élie, linguiste, professeur d'université; Luc, l'éminent sociologue, est né en 1940; Christian, le plasticien réputé, peintre, photographe, sculpteur, cinéaste, est né en 1944. Il y a Anne aussi. Voici Christophe, fils de Luc, reporter à *L'Obs*, né en 1962, qui raconte les péripéties stupéfiantes de sa vie de famille, dans *La cache*.

Trois grands jurys littéraires — Medecis, Femina et Renaudot — l'ont sélectionné. Moins flamboyant que d'autres témoignages, il n'en est pas moins une excellente lecture de l'automne.

Christian avait livré sa vie d'artiste à Catherine Grenier, conservatrice au Centre Georges-Pompidou, dans *La vie possible de Christian Boltanski* (Seuil, 2007): écriture à deux têtes pensantes. Qu'on songe à cet artiste, son œuvre est toute tissée d'autofiction. *La cache* tourne autour de la peur du monde, expliquant comment et pourquoi. Dans le monde privé des Boltanski, on pouvait passer une journée à cinq dans une auto minuscule, à attendre un des siens. Liberté et dévotion s'y conjuguent avec intelligence et clarté.

La terreur

Mère-Grand, l'aïeule, est issue d'une famille bretonne, catholique et pétainiste. Elle est atteinte de polio à 22 ans. Handicapée, mais dotée d'une forte personnalité, elle va contourner l'obstacle de son corps avec une énergie sans faille, exemplaire. Grand-Papa est médecin parisien, juif d'origine russe; ce chef hospitalier va su-



JOËL SAGET AGENCE FRANCE-PRESSE

Christophe Boltanski raconte les péripéties stupéfiantes de sa vie de famille dans *La cache*.

bir la radiation selon les lois nazies, après la défaite de 1940.

Au moment de la guerre, les Boltanski habitent «*Rue-de-Grenelle*», en plein Paris. L'appartement comporte un minuscule réduit, entre deux niveaux, qui va servir de cache à Grand-Papa. Durant deux longues années, il faut craindre les voisins, la police et la Gestapo, se nourrir, franchir le handicap. Le couple, qui a divorcé pour la forme, invente une stratégie de huis clos.

Précis et méticuleux comme tous les siens, Christophe est doué pour l'enquête. En 2010, il remportait le prix Bayeux-Calvados des correspondants de guerre pour un reportage sur une mine au Congo, dans la région du Nord-Kivu: *Les mineurs de l'enfer*. Il sait écrire l'inédit.

La liberté

On lira donc une histoire ro-

cambolesque et risquée, pathologique et théâtrale, suivant cette Fiat 500, toute petite voiture préparée pour Mère-Grand, qui permet d'entasser la famille. Cela dure bien au-delà de la guerre, dans une Volvo, puisque Christophe tournera lui aussi dans les rues de Paris avec les siens. Il a choisi leurs habitudes casanières, névrosées, mais aussi leur anarchie triomphante dans l'appartement.

Dans cet espace restreint, toute liberté est invitée, et toute pensée, discussion de l'intelligence vive. La comédie déclenche des aventures insoupçonnables. *«Ils habitaient un palais et vivaient comme des clochards. On aurait tort de réduire ce mélange de vagabondage, de disette, de crasse, d'avarice à des lubies de grands bourgeois excentriques. Leurs conduites bizarroïdes déno-*

taient un rejet des bonnes manières et des conventions. Elles exprimaient une révolte à l'égard de leur milieu.» Pied de nez à toutes les normes!

Indigence, splendeur occasionnelle, plaisanteries débridées, folie, cauchemars et rêves, Christophe n'est avare ni d'anecdotes ni de lucidité sur sa famille. On aimera donc ce brochet de styles résilients, l'épopée sociologique et quasi fantastique, qui tient au nœud gordien solide des Boltanski autour d'une femme volontaire, tyrannique et généreuse, qui sut comme chacun d'eux se faire aimer.

Collaboratrice
Le Devoir

LA CACHE

Christophe Boltanski
Stock
Paris, 2015, 339 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Farces et satrapes

Roland Barthes a-t-il été assassiné? Un amusant délire paranoïaque de Laurent Binet.

CHRISTIAN DESMEULES

Le 25 février 1980, marchant Lrue des Ecoles, tout près du Vieux Campeur et de son bureau du Collège de France, Roland Barthes est fauché par une camionnette. Il sortait d'une rencontre privée avec François Mitterrand. Il va mourir un mois plus tard de complications liées à son hospitalisation. Voilà pour les faits.

Imaginant que le célèbre auteur des *Mythologies* (Points) puisse avoir été victime d'un assassinat, Laurent Binet, né à Paris en 1972, donne libre cours à son imagination dans *La septième fonction du langage*, cinq ans après *HHhH* (Grasset, 2010), roman plus grave où il exploitait déjà l'espace flou qui sépare la fiction et l'Histoire.

Un amusant délire paranoïaque qui pose l'hypothèse que Barthes aurait mis la main sur une probable 7^e fonction du langage — selon la typologie établie par le linguiste russe Roman Jakobson. Une fonction

«cachée» qui donnerait la clé d'un pouvoir de conviction démesuré à qui pourrait le maîtriser.

Ils sont (presque) tous là

Tandis que les meurtres commentent à s'accumuler, que s'amorce un ballet de moustachus bulgares, de Japonais subtils et de sensuelles Citroën DS, le président français de l'époque, Valéry Giscard d'Estaing, s'intéresse à l'affaire. Il appointe le commissaire de police Jacques Bayard, qui va à son tour requérir les services d'un jeune professeur à Vincennes

spécialiste des «*actes de langage*», Simon Herzog, qui lui servira d'interprète au pays de la *French theory*.

Un roman facétieux qui tend un miroir déformant à tout le gratin de l'intelligentsia française des années 70. L'attentat de la gare de Bologne du 2 août 1980? Les raisons qui ont poussé le philosophe marxiste Louis Althusser à étrangler sa femme? Laurent Binet relie tout avec son gros fil à coudre romanesque.

De Paris à la côte est américaine, en passant par Sofia et Venise, une suite de portraits loufoques au fil d'une enquête rocambolesque où l'on croise tout un chacun. Un Mitterrand machiavélique faisant le pied de grue dans l'antichambre du pouvoir. Le philosophe Michel Foucault comme guide dans les *backrooms* d'une boîte de nuit parisienne. Bernard-Henri Lévy en faux jeton accro aux flashes et aux micros. Julia Kristeva et Philippe Sollers en

couple infernal, prêts à tout pour mettre la main sur cette 7^e fonction du langage et se rendre maîtres du monde. Umberto Eco à la tête d'une mystérieuse société secrète, le «*Logos Club*», où les membres s'affrontent en sanglantes joutes oratoires.

S'il allonge un peu la sauce dans le dernier tiers et pose un regard plus caricatural que corrosif sur ces milieux intellectuels — une satire moins vive que celle du David Lodge d'*Un tout petit monde* (Rivages), par exemple —, Laurent Binet convoque ici une drôle de rencontre entre le roman, la sémiologie et l'humour.

Collaborateur
Le Devoir

LA SEPTIÈME FONCTION DU LANGAGE

Laurent Binet
Grasset
Paris, 2015, 496 pages

DAVID HOMEL

La fille qui parlait à la lune

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Marianne Champagne

«*Qu'est-ce qui fait un romancier? Une plume agile et un imaginaire foisonnant ou simplement une bonne histoire à se mettre sous la dent? Que sait-on vraiment du passé de ceux qui nous ont donné la vie? Tout secret de famille est-il bon à dévoiler? David Homel, dans *La fille qui parlait à la lune*, revisite les bas-fonds de Chicago des années formatrices de sa mère, tout en soulevant en filigrane ces grandes questions sur la création artistique.»*

Sylvie St-Jacques, *La Presse*

LEMEAC

Conseil des arts du Canada

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

GUERRE

SUITE DE LA PAGE F 1

que je sois confronté au pire des hommes, au pire de la violence, au pire de la haine.»

En 1981, au lendemain de l'assassinat du président égyptien Anouar el-Sadate, Sorj Chalandon s'est retrouvé dans la petite ville de Siout, d'où venaient les tueurs. *«La ville était insurgée et matée par la police et l'armée égyptienne. Il y avait des armes partout.»* Au fil des ans, il a couvert le conflit en Irlande du Nord, la guerre en Afghanistan, au Soudan, en Irak, en Syrie... Parmi les affectations qui l'ont le plus marqué: le Liban dans

les années 1980. *«En voyant les bébés égorgés dans leurs berceaux, les enfants tués à l'arme blanche dans les rues de Sabra et Chatila, j'avais l'image de mon père: il était l'un de ces tueurs-là.»*

Il a vu plusieurs fois la mort en face, comme on dit. *«Il y a eu un moment, dans la vraie, vraie guerre, où la mort est passée tout près, et je me suis dit: "Il faut que j'arrête. Il faut que je rentre, que je rentre en paix."»*

Son goût de la guerre lui a coûté son premier mariage. *«Je me suis séparé de ma femme parce qu'elle n'en pou-*

vait plus. Parce que ma fille n'en pouvait plus que je ne rentre pas.» Pourquoi ne voulait-il pas rentrer, pourquoi l'amour qu'elles lui donnaient ne lui suffisait-il pas? *«Parce que la haine était encore là, et la violence aussi. J'ai écrit Le quatrième mur parce que j'étais empoisonné et qu'il fallait que le poison sorte.»*

La différence entre Sorj Chalandon, le reporter de guerre, et le romancier? Quand on est reporter de guerre, on veut être là où les choses se passent, et on est comme dans une étuve, ré-

sume-t-il. Autrement dit, il n'y a pas de place, là, pour le journaliste, pour ce qu'il éprouve. C'est pour ça, avance-t-il, qu'il a écrit des romans. Parce qu'il s'est dit: *«Mes larmes à moi, elles sont où? Elles ne sont nulle part.»* C'est pour que ses larmes sortent enfin qu'il est devenu écrivain.

Un homme qui est resté en guerre, mais qui vit en paix. C'est ainsi que Sorj Chalandon se décrit. C'est ainsi qu'il apparaît.

Collaboratrice
Le Devoir

PROFESSION DU PÈRE

Sorj Chalandon
Grasset
Paris, 2015, 320 pages

LIVRES

LES ÉCRIVAINS ET L'ARGENT (3/4)

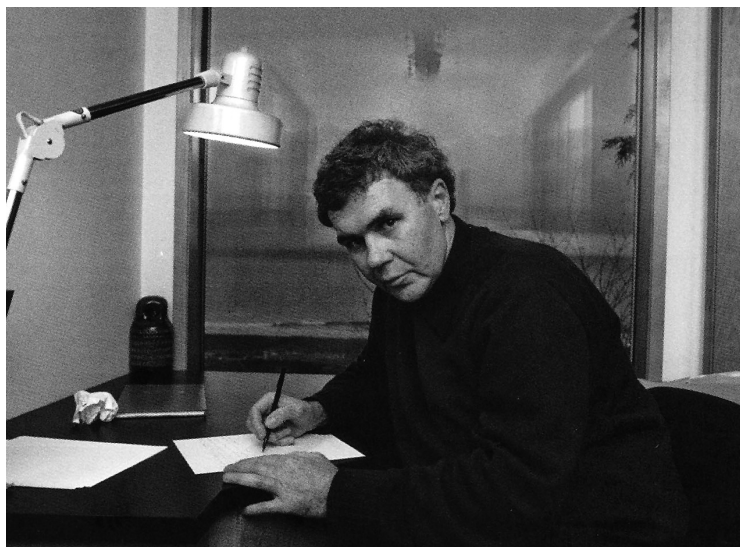
La complainte de Maupassant

LOUIS
HAMELIN

Un paradoxe hante la question de la rémunération des écrivains. Que la littérature fasse mal vivre son homme, les plus sages d'entre eux l'ont compris depuis longtemps. «... si elle est d'excellente compagnie, [elle] s'est toujours révélée une piètre béquille pour ceux qui s'appuient exclusivement sur elle pour subvenir à leurs besoins», écrit en 1812, de son opulent manoir de style baronnial, sir Walter Scott à un jeune homme de lettres qu'il patronne.

«La plus belle muse du monde ne peut suffire à nourrir son homme, il faut avoir ces demoiselles-là pour maîtresses, mais jamais pour femme», conseille un épigramme d'Alfred de Vigny. La recommandation de se trouver un gagne-pain décent a ainsi été déclinée sur tous les tons par toute une théorie d'auteurs en général bien établis et aux finances bien garnies, à l'intention des ambitieux d'une génération montante après l'autre. «Laissez-vous entretenir», préconise John Gardner, le mentor de Raymond Carver, dans *On Becoming a Novelist* (W.W. Norton and Company).

Mais le véritable mécénat, le dévouement d'une Miss Harriet Weaver pour l'œuvre de Joyce et l'intérêt supérieur de la littérature constituent l'exception. Et rares sont les sinécures aussi propices que le poste de gardien de nuit d'une génératrice électrique qui permit à Faulkner d'écrire *Tandis que jagonise* (Folio). Tout était sans doute plus simple à l'époque où l'on devenait d'abord notable, puis écrivain. Les nombreux médecins de la littérature profi-



L'écrivain Raymond Carver est un cas. Il a aligné les jobines pour être écrivain et réussir à garder la tête hors de l'eau.

taient, en prime, d'un poste d'observation privilégié sur la nature humaine. Être nommé diplomate à l'étranger, comme Pablo Neruda, ce n'était pas la grosse misère non plus.

Proletaires de l'écriture

Mais à côté de ces élus, les galériens du neuf à cinq méritent notre attention. Existe-t-il, de par le monde, un groupe de recherche qui s'est penché sur l'influence des finances personnelles sur la forme même des œuvres? Le corpus d'une telle étude inclurait Maupassant, qui se voit d'abord romancier, comme son maître Flaubert, entretenu, lui, par sa famille, ce qui lui permet de cracher sur l'argent, mais aussi libre de chipoter sur la moindre virgule pendant des années. Tandis que l'abrutissant travail de bureau de son protégé, nous dit Olivier Larizza dans *Les écrivains et l'argent* (Orizons, 2012), peut expliquer son choix des formes brèves, demandant «moins de temps et d'énergie».

La complainte de Maupassant

(«[après] sept heures de travail administratif, [...] je ne puis plus me tendre assez pour rejeter toutes les lourdeurs qui m'accablent l'esprit. [...] Je ne trouve pas ma ligne, et j'ai envie de pleurer sur mon papier.») pourrait sans doute être reprise, aujourd'hui, par de nombreux profs de cégep. C'est le paradoxe annoncé plus haut: le travail censé mettre l'auteur à l'abri des basses besognes de l'écriture alimentaire et garantir sa liberté esthétique se retourne, le plus souvent, contre son énergie vitale et sa puissance créatrice.

Hubert Aquin, qui possédait des montagnes russes d'énergie, note dans son *Journal*, à la date du 5 novembre 1962: «Fatigue non pas à cause du travail à faire — mais parce que celui-ci — gagne-pain — m'empêche de faire autre chose et de me consumer interminablement au profit d'une œuvre insensée, profonde, libératrice.»

Petit change et petits livres

La modeste position de gratte-papier de Guy de Mau-

passant au ministère de la Marine ressemble au paradis à côté de la succession de jobines plus ou moins sordides que dut aligner Raymond Carver pour seulement réussir à garder la tête hors de l'eau. Ouvrier dans une scierie, veilleur de nuit, livreur, pompiste, manutentionnaire, cueilleur de tulipes, balayeur de stationnements. Carver est un cas: il n'a pas encore vingt ans quand deux bouches à nourrir déboulent dans sa vie. Il aurait pu faire un prolo convenable, mais le problème, c'est qu'il voulait devenir écrivain.

Dans *Les feux* (L'Olivier), un essai troublant, Carver décrit en ces termes les effets produits par l'arrivée de ses enfants sur son écriture: «une influence négative, étouffante et souvent même maléfique.» Rien de moins. «Il nous était arrivé une chose affreuse», constate-t-il, plus loin, avec la même sobriété. En réaction à ce «rapport de responsabilité totale et illimitée et d'anxiété perpétuelle», il s'attellera lui aussi à «des choses brèves, qu'il m'était possible d'écrire d'un jet et de boucler séance tenante». Pauvre Raymond: «... les circonstances de ma vie [...] ont déterminé, pour une très large part, la forme qu'allait prendre mon écriture. Je ne m'en plains pas, loin de là. Je me borne à le constater, le cœur encore lourd et transi d'effroi.»

D'effroi, oui. On se demande comment ont pu se sentir les enfants qui, inévitablement, ont eu un jour ce texte sous les yeux. Papa, désolé d'avoir représenté cet effroyable fardeau pour toi, mais pourquoi tu ne dis pas un mot de ta consommation massive et morbide d'alcool dans *Les feux*? On songe aux *Enfants de Refus global* de Manon Barbeau.

De toute manière, aucune gêne financière ne peut, à elle seule, freiner le génie littéraire

authentique, comme le prouvent les œuvres de ces romanciers notoirement criblés de dettes que furent, parmi d'autres, Balzac et Dostoïevski. Dans ces deux derniers cas, il est même permis de se demander si une impécuniosité chronique et l'insistance des créanciers ne pourrait pas servir, au contraire, de stimulant de choc à la création.

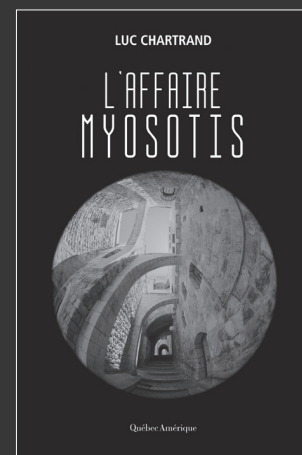
Cette question des conditions matérielles de l'écriture ouvre un domaine de prospection uchronique intéressant. A quoi auraient ressemblé les œuvres du journalier Carver

et du représentant d'assurance Kafka, sans l'obligation d'aller *puncher* tous les matins?

Pour Carver, l'enseignement de la création littéraire, quelques années avant sa mort, aura l'allure d'une rédemption. «Je suis mieux payé que je ne l'ai jamais été, et j'ai fait tous les boulots pourris de la terre.» «Dans un monde idéal, ajoutait-il, les écrivains ne seraient pas obligés de travailler. Ils recevraient chaque mois un chèque par la poste.» Le problème, c'est que ce monde idéal a déjà existé. On l'appelait l'Union soviétique.



QUÉBEC AMÉRIQUE FÉLICITE
LUC CHARTRAND,
GAGNANT DU PRIX
SAINT-PACÔME DU ROMAN
POLICIER 2015, POUR SON
POLAR *L'AFFAIRE MYOSOTIS*.



« À lire absolument,
pour apprendre en se délectant. »
— Jean-François Lépine

« *L'Affaire Myosotis* est de la trempe
des romans qu'on n'oublie pas. »
— Les Libraires

« Un polar québécois
de calibre international... »
— Revue *Alibis*



Québec Amérique
quebec-amerique.com

LA VITRINE



ROMAN FRANÇAIS

TITUS N'AIMAIT PAS BÉRÉNICE
Nathalie Azoulay
P.O.L
Paris, 2015, 316 pages



POLAR

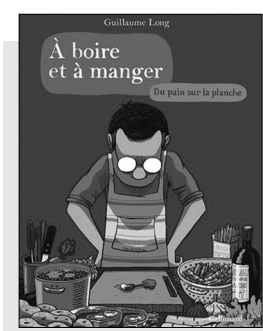
VERHOEVEN
Pierre Lemaitre
Livre de poche
Paris, 2015, 1191 pages

Racine a écrit son illustre *Bérénice*, sur les contradictions de l'amour et de la raison d'État. Maintenant que les États perdent de la puissance, au profit d'entités supérieures, l'amour contrarié par l'intérêt d'un empire existe-t-il encore? Ces belles pages à saveur d'essai portent sur Racine, et c'est Bérénice, notre contemporaine éplorée, qui raconte. Quittée par son Titus, elle cherche à sublimer sa peine. Nathalie Azoulay, dont le titre ne cache rien, revoit Port-Royal et Versailles, les personnages de Racine et leur esprit d'absolu qui s'exprima en vers. Exigeant, précis et savant, ce tableau de la vie et de la langue d'alors plonge dans une époque janséniste où aimer et croire, vivre les textes et obéir au milieu des luttes de pouvoir pouvait sembler révolu. Défi de taille! Très littéraire, ce roman ravira des lecteurs épris d'histoire et de cet aride XVII^e siècle à vocation intemporelle, comme l'exigeait le Roi-Soleil. Sous les grands mots, maux et ordres, on y passe hardiment de l'Antiquité romaine à la Cour, puis à notre temps, en rétablissant les intentions, les secrets détournés, les idées et les faits. Tout le tricotage politique racinien, serré jusque dans chaque virgule, se gonfle de sens. Sa poésie transporte des modèles, des ombres, des images, et même des consolations que ladite Bérénice transforme en armes pour se libérer de la perte de son amant.

Guyllaine Massoutre

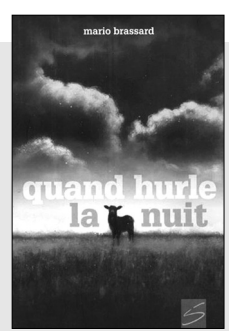
Prix Goncourt 2013 avec *Au revoir là-haut* (Albin Michel), Pierre Lemaitre est un écrivain exceptionnel qui aime tâter de tous les genres. À preuve, cette série de quatre romans policiers réunis dans un même gros livre et tournant autour du personnage intrigant de Camille Verhoeven, commandant à la Brigade criminelle de Paris. Intrigant parce que cet homme exceptionnellement doué pour le dessin fait tout juste 1m45 et qu'il s'attaque à des criminels hors du commun. Dans *Travail soigné* par exemple, la plus longue et la plus touffue des quatre histoires, il fait face à un tueur en série qui s'amuse à reproduire minutieusement les crimes les plus sordides de ses auteurs préférés — Bret Easton Ellis (*American psycho*) et James Ellroy (*Le dahlia noir*) en tête — avant de lui porter un coup mortel. On connaît déjà *Rosy & John*, la troisième des histoires écrites pour les 60 ans du Livre de Poche, et les deux autres (*Alex* et *Sacrifices*) sont de la même eau: horriblement dures, déstabilisantes, magnifiquement écrites et imprévisibles. Sachez toutefois que ces quatre enquêtes, repoussant la plupart du temps les frontières même de la définition de ce qui est humain et de ce qui ne l'est pas, sont imprimées en tout petits caractères sur un très fin papier de soie. Malgré le défi que cela représente, les amateurs de littérature comme les maniaques du genre ne regretteront certainement pas d'y plonger...

Michel Bélair



BANDE DESSINÉE

À BOIRE ET À MANGER
TOME III: DU PAIN SUR LA PLANCHE
Guillaume Long
Gallimard
Paris, 2015, 154 pages



ROMAN JEUNESSE

QUAND HURLE LA NUIT
Mario Brassard
Soulières
Saint-Lambert, 2015, 88 pages

Fatigué par cette prolifération d'émissions culinaires, de mise en hyperperformance de la cuisine, et ce, à l'attention d'un public qui pour la plupart ne sait même pas cuisiner? Guillaume Long, épurien bédéiste, propose un peu de changer le mal de place avec le tome III de sa série *À boire et à manger*. Sous la couverture: pas d'esprit de sérieux, pas de cérémonial et de «oui, chef!», mais simplement des chroniques culinaires et des réflexions d'un cuisinier de ménage, d'un saucier du dimanche, dessinées avec finesse et humour. On y parle de carré d'agneau et plat de lentilles, muffins, raie au beurre noir, mais également de pousse de bambou, de panais ou de pamplemousse en évitant de tomber dans cet excès de pathos qui, dans la sphère médiatique, pervertit depuis quelques années le champ de la cuisine. Pour Guillaume Long, ce champ ne devrait être composé que de peu d'ingrédients: plaisir, simplicité et traditions revisitées.

Fabien Deglise

Poète de l'écurie des Herbes rouges, Mario Brassard ne perd pas sa touche évocatrice quand il se fait romancier pour la jeunesse. Dans *La saison des pluies* (Soulières, 2011), son précédent roman couvert de prix, il racontait avec une grande délicatesse le difficile deuil d'un petit garçon qui vient de perdre son père adoré dans un accident de voiture. Cette fois, sur le même ton impressionniste et pénétrant, avec la même économie de mots, Brassard raconte le choc traumatique de Salicou, un petit Québécois d'origine sénégalaise qui découvre à son corps défendant la triste réalité du racisme. Dans le silence et la prostration, il se terre, compte les moutons noirs pour essayer de s'endormir, fomenté une vengeance, rêve d'une fuite et finit par se confier à ses parents. Ces derniers, avec l'appui de la communauté, orchestreront un plan visant à confondre la bêtise raciste. Avec poésie, Brassard chante la force de la solidarité devant la haine ordinaire.

Louis Cornellier

ESSAIS

Portrait du chroniqueur en artiste

LOUIS CORNELIER



Il fallait, évidemment, faire un livre sur Foglia. Journaliste le plus influent au Québec depuis des décennies, le chroniqueur, en annonçant sa retraite le 28 février 2015, a créé une commotion. Nous avons été nombreux, sur le coup, à vouloir ne pas y croire. Quoi? Il ne serait plus là, le vieux grincheux, pour nous graffier le conformisme, pour nous ébranler avec style? Un monde, ce jour-là, finissait, rien de moins.

Il fallait donc un livre, oui, sur cette œuvre journalistique incomparable et il fallait qu'il soit bon. On ne trace pas un portrait du prince des chroniqueurs sur le coin de la table. Élevé au rang d'un des deux plus brillants chroniqueurs de langue française dans la seconde moitié du XX^e siècle — l'autre étant Vialatte — par le regretté Claude Duneton, Foglia le libertaire méritait un traitement royal.

Or, avec *Foglia l'insolent*, nous l'avons, cette somme foglienne de premier plan. Œuvre du professeur de journalisme et biographe (Jean-Pierre Ferland. *Un peu plus haut, un peu plus loin*,

l'Homme, 2012) Marc-François Bernier, cette «*synthèse admirative*» propose une très riche présentation du parcours, du style et de la pensée du célèbre chroniqueur.

Bernier connaît le journalisme, a presque tout lu de Foglia («*plus de 4300 chroniques publiées de mai 1978 à février 2015*»), et ça paraît. Même s'il contient des éléments biographiques, essentiellement glanés ici et là dans l'œuvre de son sujet, le livre de Bernier se veut d'abord un portrait intellectuel détaillé de Foglia.

Conception de la culture

Peut-on le croire? Né en France, en 1940, de parents italiens pauvres, Foglia, le lettré, le styliste, le lecteur de Vialatte, Céline et Bukowski, a dû quitter l'école à l'âge de 12 ans. Son métier de typographe, appris à l'âge de 16 ans, le gardera en contact avec les mots et explique probablement en partie la relation intense et particulière qu'il entretiendra avec la littérature.

S'il y a, dans l'œuvre de Foglia, une dimension qui mérite d'être retenue et méditée, c'est bien sa conception de la culture, très justement présentée par Bernier. Pour Foglia, la culture qui vaut est l'antithèse du divertissement. Les véritables artistes, selon lui, ne sont pas ceux qui nous font du bien, qui nous font passer un



LA PRESSE

Le livre de Marc-François Bernier se veut d'abord un portrait intellectuel détaillé de Foglia.

bon moment, mais ceux qui «*ouvrent des brèches dans [nos] limites*», ceux qui nous imposent, écrit Bernier, «*l'obligation de la conscience et de la réflexion*».

Aussi, pour Foglia, être cultivé, ce n'est pas aller voir beaucoup de spectacles, de films ou lire les livres à la mode; c'est plutôt adopter en permanence une attitude qui consiste à se trouver, écrit-il, «*en présence de mots, de sons, de formes qui viennent nous arracher au quotidien, aux habitudes, je sens que vous allez regimber, qui viennent nous arracher à la consommation, tout particulièrement à la consommation de la*

culture». Vivre avec la culture, ce n'est pas lire un bon petit livre dans nos temps libres; c'est entretenir un rapport au monde sans cesse nourri par les œuvres fortes.

Foglia, à cet égard, ne fait pas de quartier. «*Mon cul la pop-psychologie de banlieue, s'exclame-t-il. Mon cul les Cowboys [Fringants]. Mon cul Céline [Dion]. Ma troisième raison d'écrire, c'est ça, montrer mon cul à la majorité silencieuse qui nous assourdit.*» Il déplore, d'ailleurs, la critique culturelle complaisante, qui n'en a plus que pour la promotion des œuvres et qui lamine le jugement. «*C'est que finalement, l'érosion*

du sens critique est aussi grave que la diminution de la couche d'ozone, suggère-t-il. Avec à peu près les mêmes effets: on s'en vient de plus en plus bronzés toute la gang...»

Effort et liberté

Cette conception de la culture comme effort, comme arrachement, n'est pas, Bernier a raison de le souligner, «*élitiste, mais exigeante*». Foglia l'applique aussi à l'éducation, en proposant «*le marteau comme outil pédagogique par excellence*». Partisan d'une culture scolaire de l'effort, Foglia répète que la liberté n'est pas donnée, mais acquise: il faut d'abord apprendre sans rechigner et respecter les règles, accumuler les connaissances et se soumettre à l'autorité critique tout cela et devenir anticonformiste.

Le problème du décrochage, selon le chroniqueur, provient d'une approche éducative molle, qui engendre «*des enfants-mollusques qui n'ont aucune résistance à l'effort, à la contrariété*». L'école de Foglia est républicaine et l'éducation, pour lui, « *vise à former des citoyens pas trop tatas et non pas à envoyer le plus de tatas possible à l'université*».

Bernier avoue trouver cette approche trop conservatrice. J'ai déjà pensé ça, moi aussi. Avec le temps, toutefois, et de-

vant les dérives des nouvelles pédagogies, je me rapproche de plus en plus des idées du maître chroniqueur.

A 20 ans, je suis allé vers lui au Salon du livre de Montréal et j'ai été blessé par son accueil froid et hautain. Pourtant, je le confesse, je m'en sens si proche. Je partage son indépendance républicaine, sa conviction que la justice doit venir avant la charité, son rejet radical de la société de consommation, son refus de hurler aux loups dans les affaires judiciaires spectaculaires, sa conception du sport comme expression éthique et esthétique. Je ne suis ni athlète ni cycliste ni amoureux des chats et, contrairement à lui, je vote à toutes les élections, mais j'ai l'impression, depuis la retraite de Foglia, de ne plus entendre la voix d'un ami dérangeant, parfois désagréable, mais indispensable, celle d'un artiste, quoi, précisément dépeint dans le livre de Bernier.

Dites, Monsieur le chroniqueur effronté, ça ne vous tenterait pas d'écrire, de temps en temps, dans un quotidien qui, comme vous, cultive son indépendance?

louisco@sympatico.ca

FOGLIA L'INSOLENT
Marc-François Bernier
Éditeur
Montréal, 2015, 392 pages

ESCLAVE

SUITE DE LA PAGE F 1

prendre une décision, explique le biographe. Soit il est envoyé en Nouvelle-France, soit il est pendu dans quelques jours.» Léveillé choisit la vie.

Serge Bilé offre un récit impressionniste de la vie d'un individu dont le parcours est peu documenté. «*Je n'ai rien inventé, prévient l'auteur. Il ne s'agit pas d'une fiction. Tout au plus, j'ai imaginé ce qu'a pu éprouver le jeune homme à tel ou tel moment de son histoire.*»

L'auteur se projette dans la tête de son sujet: «*Mathieu se persuade de n'avoir pas trahi puisqu'il officiera dans un pays lointain, où personne ne le connaît. Il ne tuera aucun de ses camarades. Jamais. Si on lui avait demandé d'œuvrer à la Guadeloupe ou à la Martinique, peut-être aurait-il répondu autrement.*» Les questionnements existentiels ne manquent pas. «*Saura-t-il pendre un homme de sang-froid? Que ressent-on la première fois? Comment s'accommoder avec sa conscience? Comment exécuter un homme? [...] Et si dans ce Nord canadien, dont Mathieu ne sait rien, il devait exécuter un Français, qu'éprouverait-il? De la compassion, en se disant qu'ils ne sont pas tous pareils? Ou de l'excitation, en ayant le sentiment de venger les siens?*»

Exil nordique

On compte un peu moins de 40 000 colons dans la vallée du Saint-Laurent au moment où Léveillé débarque à Québec. Le Code noir en vigueur aux Antilles et en Louisiane ne s'applique pas au Canada dont les habitants possèdent toutefois les esclaves qu'ils ont achetés. Cette main-d'œuvre servile est constituée à majorité de prisonniers amérindiens capturés par les nations alliées à la couronne française. La colonie n'étant pas desservie par les navires négriers, c'est au compte-gouttes que les noirs sont amenés au Canada.

À son arrivée, Mathieu Léveillé est traité avec égard par les autorités de la Nouvelle-France. Le bourreau est un rouage essentiel au système judiciaire de l'époque. «*Les délits sont rares au Canada, rappelle Bilé, mais quand la*

justice punit un coupable, elle le fait avec une vigueur implacable.» Ne pouvant aborder en détail la vie de son sujet, le biographe présente l'histoire des habitants exécutés au cours de son mandat. Son premier dossier est célèbre. Il concerne l'esclave noire Angélique, qui a mis le feu à une partie de la ville de Montréal en voulant masquer sa fuite avec son amant blanc.

«*Seuls les juges décident des supplices, souligne l'auteur. Un bourreau ne fait qu'obéir au doigt et à l'œil à leurs injonctions. Le bourreau reste un esclave, il n'a nul moyen d'amoinrir les souffrances de ses victimes.*» Contrairement à ses homologues des Antilles, Léveillé n'est pas rémunéré à l'acte. Il reçoit plutôt un salaire fixe, assez modeste.

S'il occupe le devant de la scène les jours d'exécutions, le Martiniquais mène une vie de solitaire désœuvré. Suscitant l'effroi sur son passage, il passe le plus clair de son temps chez lui ou à l'Hôtel-Dieu de Québec, où il est hospitalisé à de nombreuses reprises. On lui fait voir un médecin. «*Le diagnostic est sans appel, écrit Bilé. Le Martiniquais souffre de... mélancolie. En langage moderne, on dirait qu'il est déprimé...*»

Pour tromper l'ennui, l'intendant de la Nouvelle-France, Gilles Hocquart, lui achète une épouse antillaise aux frais du roi. Léveillé est toutefois hospitalisé quand Angélique-Denise débarque enfin à Québec. «*Est-il au courant qu'elle est déjà arrivée? demande le biographe. Oui, si Hocquart pense que la nouvelle peut le stimuler et le pousser à guérir plus vite. Non, si l'intendant le croit plus gravement malade, sans aucun espoir de rémission.*»

Le Martiniquais ne rencontrera jamais sa promise. Il meurt célibataire en 1743, dix ans après son arrivée au Canada. L'esclavage des Noirs lui surviva dans la colonie. Il prendra d'ailleurs de l'ampleur sous le régime britannique avant de s'éteindre sans laisser de traces au début du XIX^e siècle.

Le Devoir

ESCLAVE ET BOURREAU
Serge Bilé
Septentrion
Québec, 2015, 165 pages



US NAVY / DOMAINE PUBLIC

La sanglante bataille de Tarawa, en 1943, a été la première guerre filmée en direct sur le front.

GUERRE ET MÉDIAS

Le premier carnage médiatisé

MICHEL LAPIERRE

La sanglante bataille de Tarawa en 1943 dans le Pacifique entre les Américains et les Japonais n'évoquait de nos jours quelque chose que pour les mordu d'histoire militaire. Mais, en interviewant celui qui la filma sans censure, Cyril Azouvi nous révèle le traumatisme que causa aux États-Unis la première tuerie médiatisée de l'histoire. Criante de vérité, elle ébranla l'idée même de la guerre, si bien que l'essayiste écrit: «*Hiroshima est fille de Tarawa.*»

Dans *Le jour où l'Amérique a vu la guerre*, le journaliste français signale que, pour assurer le débarquement, les Américains ont déversé 3000 tonnes d'obus et de bombes sur un îlot fortifié de l'atoll de Tarawa, possession britannique occupée par les Japonais lors du second conflit mondial. Après la victoire des États-Unis à l'arraché, l'amiral Chester W. Nimitz murmure devant les corps brûlés et pourrissants de 1000 Américains et de 4700 Japonais: «*C'est la première fois que je sens l'odeur de la mort.*»

Voir l'horreur

Dans un récit aussi palpitant que dramatique, Azouvi donne tout le poids qu'il faut à ce mot de l'officier supérieur qui avait

vécu la Première Guerre mondiale avant de commander les forces américaines du Pacifique central. Même une photo, prise en 1942 et montrant les cadavres de trois soldats américains, que le magazine *Life* a dû attendre neuf mois pour publier à cause des hésitations de la Maison-Blanche, n'exprimait pas la réalité: la guerre se voit certes, mais surtout, elle se sent.

Pour que les États-Unis en prennent conscience, le cinéma finit par le suggérer grâce à un documentaire filmé en direct sur le front par un caméraman militaire formé à Hollywood, Norman Hatch, et présenté dans 16 000 salles avec l'autorisation tardive du président Roosevelt. Intitulé *With the Marines at Tarawa*, il révèle en Technicolor le 2 mars 1944 ce que le *New York Times* appelle «*le bourbier le plus sanglant qu'on ait jamais vu*».

En plus de bouleverser l'Amérique par son horreur, la bataille change la conception qu'elle se fait de la guerre. Azouvi résume cela de la façon la plus éclairante et la plus incisive: «*Tarawa fait sauter les verrous moraux sur le sujet.*» Il cite un éditorial fracassant de *Newsweek* en 1943: «*Les gaz ont été utilisés par les deux camps pendant la dernière guerre. Pourquoi pas pendant celle-ci?*»

Mais, plus terribles encore et liées à un dilemme moral plus cruel, les bombes atomiques larguées par les États-Unis dévasteront en 1945 Hiroshima et Nagasaki. Digne des samouraïs, le suicide collectif de Japonais, décrit avec un luxe de détails par le magazine *Time*, lors du débarquement américain dans l'île de Saipan, avait annoncé une victoire de l'Oncle Sam étrangère à la magnanimité.

Unie à la menace nucléaire,

la guerre, désormais technicienne, n'aura plus rien de chevaleresque ni d'héroïque. Elle découplera son horreur.

Collaborateur
Le Devoir

LE JOUR OÙ L'AMÉRIQUE
AVU LA GUERRE
1943 : LE TRAUMATISME DE
LA BATAILLE DE TARAWA
Cyril Azouvi
Lux
Montréal, 2015, 144 pages

